

Ce que personne n'a jamais su, ce mystère dont on ne parlait pas le dimanche après le match, autour d'une bière fraîche, cette sensation que les vieilles tentaient de décortiquer le soir, enfouies sous les draps, ce poids, cette horreur planquée derrière chaque phrase, chaque geste, couverte par les capsules de soda, tachée par la moutarde des hot-dogs vendus avant les concerts ; cette peur insupportable, étouffée par les familles, les écoliers, les chauffeurs de bus et les prostituées, ce que personne n'a pu savoir, c'est ce que Thomas avait ressenti quand le flic aux cheveux gras était venu lui passer les bracelets, en serrant si fort son poignet que le sang avait giclé sur la manche de sa chemise.

Ce type, uniforme neuf et godasses de mirliton, ne souriait pas. Il portait les deux boucles de métal pendues à sa ceinture comme des boules de Noël à la branche d'un sapin. Thomas n'était qu'une fripouille de plus, une espèce de charognard qu'il aurait fallu tuer dans l'œuf. *Bingo. Je vais t'envoyer dans un endroit où tu pourras tâter des barres de fer toute la sainte journée. Tu dois payer. Crois-moi, si*

*j'en avais eu l'occasion, je t'aurais dérouillé depuis longtemps.*

Personne n'a jamais su.

Quand la mère de Thomas s'est précipitée hors de chez elle, sa robe à moitié dé faite, ils n'ont pas vraiment compris.

Elle a crié plus fort que les sirènes de toutes les casernes de la région. Le vieux Puppa, assis sur son fauteuil délabré, n'a pas bougé d'un pouce ; ses yeux sont restés clos, sa bouche émettait de drôles de grincements : les gonds d'une porte de saloon. Puppa connaissait Mary depuis sa plus tendre enfance. Ils avaient joué au billard, trouvé des planques pour fumer leurs premières cigarettes, mangé des hamburgers avec les autres poulettes de la ville. Ils s'étaient frottés les uns contre les autres sur des couvertures qui sentaient le sapin et le whisky frelaté.

Elle criait à la manière d'un poulain qu'on égorge. Quand sa voix s'était muée en un hennissement de désespoir, les souvenirs du vieillard avaient surgi d'un coup d'un seul. Ils chuchotaient, bourdonnaient en lui telles des abeilles autour d'un pissenlit. Tandis que Mary perdait les pédales au milieu de la rue principale, Puppa s'était rendu compte qu'il ne savait pas pourquoi Thomas avait pris le mauvais tournant au moment où tout lui souriait. *Il n'y avait aucune raison*, se disait-il, *pour que cette histoire se termine ainsi.*

Mary fut emmenée par trois sergents jusqu'au commissariat.

O'Brien, le médecin de famille, l'attendait. C'était lui qui avait soigné Thomas quand il s'était ouvert l'arcade sourcilière. Le docteur ne pouvait pas parler, il n'était pas encore au courant. D'ailleurs, personne en ville ne savait exactement pourquoi Mary avait crié de la sorte, mais tous étaient certains qu'une tragédie avait eu lieu. Mais ni O'Brien, ni Puppa, ni les sergents, personne ne savait pourquoi cette pauvre femme en était venue à déchirer ses vêtements en public. Elle fut transportée à l'hôpital le plus proche et ne remit les pieds en ville qu'un mois plus tard.

À son retour, ils savaient.

Quand elle pénétra dans l'épicerie du centre pour acheter des haricots rouges et des blancs de poulet à l'ail, les femmes baissèrent les yeux. Au moment où elle sortit son porte-monnaie, le gérant prit ses mains dans les siennes et lui offrit tout ce qu'elle avait dans son panier. Mary le remercia, ses mots étaient tendus, sa langue bougeait peu entre ses dents. Des hurlements voulaient sortir. Sous le regard des clients, elle serra l'anse en osier et tourna les talons. Ils savaient pourquoi Mary ne serait plus celle qu'ils avaient connue. Mais aucune question ne fut posée à propos de Thomas : tous sentaient qu'il ne fallait pas en parler ni même prononcer son nom. À présent, ils se demandaient ce que pouvait produire une telle disparition dans un cœur de mère.

Jusqu'à la mort de Mary, Puppa resta avachi sur son siège, un mégot entre les dents, sans décrocher un mot. Ce fut seulement après l'enterrement de la mère, un jeudi après-midi, que les vieux commencèrent à faire sauter les serrures. Puppa fut le premier à parler de Thomas. O'Brien, bien droit dans son costume sombre, avoua :

— J'ai vu le corps. Personne ne devrait voir son fils dans cet état.

Les autres approuvèrent d'un signe de tête. La tante de Mary, une femme aux mains creuses, servait des petits pains fourrés au fromage dans un plat de cuivre.

À partir de ce jour, il ne se passa pas une heure sans que quelqu'un ne mentionne le « fils maudit ». Chacun y allait de son anecdote : les femmes racontaient qu'il était plus beau qu'une Chevrolet sortie de l'usine, les hommes parlaient de ses muscles, des soirées bien arrosées. Autour des tasses de thé et des verres de bière, pendant les déjeuners au soleil et devant les cheminées, les jeunes filles racontaient l'histoire de Thomas, agrémentaient leurs récits de détails piquants et d'idées cochonnes : leurs camarades pouffaient. Dans les vestiaires du club de base-ball, les joueurs inventaient de mauvaises blagues à son sujet, puis se déshabillaient avant d'aller reposer leur corps sous une eau tiédasse.

Personne ne savait réellement ce qui s'était passé. Les volets de la maison demeuraient clos. Les poutres pourrissaient. Aucun parent n'était venu ouvrir la bicoque depuis l'enterrement. Peu à peu, la ville engloutissait ce qui restait de la famille Hogan. Bientôt, l'histoire de Thomas devint une légende du

bourg : un mauvais souvenir qui faisait peur aux gosses et alimentait les conversations de comptoir.

Non, vraiment, personne n'a jamais su.